

Josiane Marie Régi

366 jours après



Du même auteur :

Organisation d'équipe et placement d'enfants, *Editions de l'Harmattan*, Paris 2002.

L'agression sexuelle chez les adolescents placés, *Editions de l'Harmattan*, Paris 2005.

Un orphelinat au Maroc, 1913-1963, *Mémoire de notre temps*, Montpellier 2006.

Juste un grain de sable entre France et Maroc, 1949-1965, *Mémoire de notre temps*, Montpellier 2008.

Le couchant de nos vies, un siècle de portraits, 1900-2000, *Mémoire de notre temps*, Montpellier 2010, Postface de JP. Hollender.

Ports et bateaux au Maghreb, 1900-1960, en collaboration avec Jean Bellis aquarelliste illustrateur. *Mémoire de notre temps*, Montpellier 2011.

Dans les coulisses du travail social, *Chronique sociale*, Lyon 2011.

1912-2012, un siècle de présence au Maroc, *recueil photographique et historique sur un centenaire*, Bordeaux 2012.

101 propositions pour ceux qui veulent un changement durable, en cours, pour *chronique sociale*, Lyon.

Le Maghreb oublié, réclame et humour avant 1960, en cours, *M.N.T.* La Grande-Motte.

D'or, de soie et d'ombre, 3 livrets sur **les femmes du couchant et d'ailleurs**, photographies et citations, *Travaux de femmes, Portraits de femmes, Femmes et fleurs*, en cours, *M. N. T.* La Grande-Motte.

Avertissement

Si la réalité des événements historiques repris dans ce roman ne peut être mise en doute, la ressemblance avec des personnes ayant existé ne serait que fortuite.

Cette histoire se situant au Maroc dans les années cinquante, j'invite le lecteur à se rendre au lexique de fin de texte pour la traduction de tous les mots et expressions idiomatiques.

J.M.R.

A ma mère
« *La douleur est faite des fantômes du passé,
Qui nous empêchent de vivre* »

Le sage africain dit :
Nous passons notre vie à mourir un peu chaque jour
Ce que nous appelons la Mort
N'est que la fin de cette mort quotidienne
C'est une délivrance.

Immouzer du Kandar, Maroc, le 28 novembre 1952

Elle s'éveilla en sursaut alors qu'elle s'était assoupie quelques instants auparavant, recroquevillée sous la couverture de mohair qui recouvrait sa couche. Un bruit insolite l'avait tirée de sa torpeur. Une porte claquait quelque part dans la maison, des pas précipités frappaient le carrelage. Un cri, puis une suite gutturale de mots incompréhensibles finirent de l'inquiéter. Bénédicte se leva précipitamment, enfilant son peignoir de soie chinoise blanc, cadeau récent de Léo au retour de son dernier voyage. Sur la pointe des pieds, car le froid lui rappela que l'on était fin novembre, le vingt-huit novembre exactement, elle se dirigea vers la coiffeuse sous laquelle elle retrouva ses mules. Un regard vers la psyché lui renvoya un visage défait par la fatigue accumulée des mois précédents. Des cernes bleutés accentuaient ses pommettes légèrement saillantes et ses joues se creusaient. Elle se poudra rapidement, histoire de se redonner quelque allure ; un soupçon de rouge à lèvres, un coup de brosse dans une chevelure blonde et ondulante.

Elle allait sortir lorsqu'elle se ravisa, se dirigeant vers la fenêtre aux rideaux tirés. Dehors, une voiture démarrait en trombe, elle repoussa le drapé de taffetas blanc d'un geste vif, car cela l'empêchait de distinguer qui s'engouffrait ainsi sous les eucalyptus agités par le vent. Une pluie fine et régulière recommençait à battre la vitre y déposant de larges trainées marron. Comme elle avait reconnu le pick-up, elle pensa que ce devait être Léo appelé en urgence par un de ces clients. Elle regarda sa montre, il était temps d'aller participer aux préparatifs du dîner. Hésitante devant sa garde-robe, elle choisit une longue jupe vert-pâle, assortie à la veste de lainage léger qui lui éviterait de frissonner durant la soirée plutôt fraîche.

Elle cherchait son châle qu'elle trouva sous le lit, enfila ses vêtements, se drapant de cachemire assorti à ses yeux. Un nouveau coup d'œil à la glace la rassura sur son pouvoir de séduction ; elle portait bien la quarantaine ! Malgré un léger embonpoint qui lui épaississait un peu la taille, sa silhouette était encore celle d'une jeune femme un peu en chair, appétissante à souhait. Elle cambra les reins, passa la langue sur ses lèvres incarnates, présentant un sourire satisfait au miroir qui, maintenant, lui renvoyait malgré la soirée tardive de la veille, une image un peu plus agréable d'elle-même.

Elle ne put s'empêcher de ricaner en s'imaginant la déconvenue de leur hôte quand elle l'avait éconduit après lui avoir volontairement écrasé le pied qui cherchait le sien sous la table. Ce monsieur Arbaoui tout de même ! Quelle audace et quelle morgue alors que son mari était à deux convives de là ! Sa maison de Fès, un palais véritable dans ce quartier de la médina aux mille souks qu'elle n'aurait osé emprunter seule, était une merveille. Arabesques et mosaïques, zelliges, bois sculptés, arcades en stuc ouvragé et vitraux de couleurs, tapis berbères de haute laine, patio central avec fontaine de marbre pour les ablutions. Tout ce décorum doublé du confort moderne au fond d'une ruelle qu'un Français aurait évité. Avec cela, sofas et coussins moelleux, cuisine marocaine raffinée, mais absence de femmes.

D'un mouvement vif elle se dirigea vers la salle à manger après avoir refermé la porte de la chambre avec soin. Elle s'étonnait du silence inhabituel de la maison, se souvenant soudain que l'on était vendredi et que c'était le jour de congé de la domestique. Cependant, le départ précipité de Léo, les cris entendus la laissaient mal à l'aise. Que s'était-il donc passé pour qu'elle se retrouvât ainsi, seule, sans explications ? En général le vendredi ils se réservaient la soirée, laissant Junior sortir avec ses nouveaux amis. A dix-huit ans leur fils découvrait comme eux-mêmes d'ailleurs, une région inconnue. Malgré leur récente installation, il s'était bien inséré dans un petit groupe plutôt activiste à son goût, mais qui réjouissait son père. Elle ne l'attendait donc pas forcément, s'interrogeant pourtant sur son absence. La tempête sans doute ! D'habitude il venait se changer après une journée à parcourir la montagne ou à accompagner son père à la ville toute proche pour se familiariser avec les rudiments du métier. Il avait aussi ses

cours de violon que l'on continuait de lui offrir, car il était un élève virtuose. Cela aurait été une catastrophe pour lui s'il n'y avait pas eu de professeur compétent. Elle s'approcha de la porte vitrée, essayant de distinguer quelque chose à travers les éléments déchainés. Là-bas, une chaise basculait dans la piscine, quelques papiers tourbillonnaient dans le vent qui soulevait la poussière, le souffle puissant finissait d'arracher les dernières feuilles du figuier déjà jauni. Elle n'avait pas imaginé qu'ici aussi l'automne pourrait devenir si pénible. Eux-mêmes étaient installés à la sortie de ce village berbère tout près de Fès, à l'orée du Moyen Atlas, pour l'isolement qu'ils y trouvaient et pour le climat semblable à celui de leur montagne d'origine. Certains appelaient Immouzer la Suisse marocaine.

Après vingt-quatre mois passés à Tanger, il leur avait fallu partir au plus vite, pour d'obscurcs raisons qu'elle n'avait pas voulu approfondir. Cette précipitation lui rappelait leur fuite de France. Léo avait alors en cours des affaires préoccupantes et une interdiction de séjour compliquant encore plus les choses.

Elle frissonna, ramenant les plis de son châle sur sa poitrine tout à coup oppressée. Il lui faudrait allumer le poêle à pétrole, mais elle hésitait, car elle se savait malhabile et l'odeur lui soulevait l'estomac. Une trouée dans les nuages apporta une éclaircie. Une langue de lumière apparut, grâce à laquelle elle aperçut Hassan à travers les arbres, haute silhouette dégingandée qui se dirigeait vers le hangar. Au risque de se tremper elle ouvrit grand la porte et l'appela. Il lui fit de grands signes et se mit à courir vers elle.

« Madame Léo, rentre, il pleut beaucoup ! lui dit-il en s'ébrouant sur le seuil de la porte.

– Que se passe-t-il Hassan ? M. Léo est parti sans rien me dire ! »

Hassan, l'homme à tout faire de la maison vêtu d'une djellaba marron sur un *saroual* blanc, un turban autour de la tête, la poussa gentiment mais fermement vers la cuisine. Son tutoiement n'étonnait plus personne, car ici les autochtones l'employaient couramment. L'obscurité envahissait la maison, il chercha l'interrupteur et la lumière inonda la pièce vide, un peu froide ce soir. D'habitude à cette heure-ci Fatima l'occupait, officiant en tant que cuisinière attitrée. Il se mit en devoir de démarrer le poêle dont la forte odeur caractéristique qu'elle détestait envahit la pièce, se

propageant partout. Elle retourna dans la salle à manger, s'assit sur le fauteuil anglais, face à la grande table occupant tout l'espace, car les chaises étaient restées renversées sur le plateau après le ménage ; mais elle se releva aussitôt pour les remettre en place. Il leur faudrait acheter un coffre pour le linge de table entassé dans les cartons disposés le long des murs peints en blanc. À force de déménager en catastrophe, ils n'avaient plus de meubles.

Hassan s'était approché, un peu gêné de s'adresser ainsi à elle :

« Madame Léo, il faut que je te dise, il est arrivé quelque chose en bas. Je ne sais pas quoi exactement, c'est sûrement un accident. Monsieur Léo il criait. C'est Abdallah qui est venu l'avertir.

– Mais qu'a-t-il dit, Hassan ? Qu'a-t-il dit ?

Elle pivota sur elle-même et s'agitait fébrilement en sentant les réticences de son interlocuteur qui n'arrivait pas à s'expliquer, bafouillant sous l'effet de l'incongruité de la situation. Ce n'était pas son accent qui handicapait la compréhension de ce qu'il disait, mais plutôt son incapacité à trouver les mots convenables pour lui annoncer quelque chose qu'elle hésitait à entrevoir. Elle haussait le ton, son pouls s'accélérait et elle l'aurait secoué si elle ne s'était pas retenue, elle cria presque en le prenant par le bras :

– Je t'en prie Hassan, que sais-tu ? Dis-moi ! Dis-moi !

– C'est ton fils, madame, mais je ne sais pas, je ne sais pas, moi ! laissa-t-il tomber en évitant son regard.

– Où ?

– En ville.

– Attends-moi, tu vas m'y amener, lui intima-t-elle en courant déjà, bousculant une chaise qu'il rattrapa au vol.

Elle se précipita dans la chambre, trouva un imperméable dans la penderie, enfilé à la hâte. Ils coururent tous les deux vers le hangar où une vieille Peugeot attendait le dimanche qu'on voulût bien la sortir.

– Vite, démarre, allons-y ! ordonna-t-elle au comble de l'impatience.

– Où veux-tu que je t'amène madame Léo ? Je ne sais pas où ! protesta-t-il une fois de plus, en s'engouffrant dans le véhicule, après qu'elle l'eût précédée en pataugeant dans la boue.

– Avance, nous verrons bien en arrivant en bas ! »

Ils n'étaient qu'à onze cents mètres du centre, il pleuvait toujours et la route était glissante. Hassan essayait d'accélérer, mais il connaissait mal la conduite de cette voiture et ils firent plusieurs embardées. La visibilité était loin de leur permettre de prendre de la vitesse, aussi Bénédicte resta-t-elle silencieuse bien que désireuse d'arriver au plus vite, crispée sur le tableau de bord et regardant le bas-côté avec appréhension. Elle tremblait, se demandant avec angoisse ce qui avait bien pu se passer. Léo Junior étant téméraire, elle craignait donc qu'il ait eu un accident avec la nouvelle moto offerte par son père pour ses dix-huit ans. Un bolide inutile sur lequel il se pavanait comme tous les gamins de son âge, dans le but d'épater les copains et les filles qu'il voulait séduire. Les filles, il en avait autant qu'il en voulait ; en cela il ressemblait bien à son père... Avaient-ils pris la voiture d'un de ses amis ? Avaient-ils bu ? Cela leur arrivait parfois, mais Léo était d'une indulgence scandaleuse avec leur fils, il n'admettait jamais qu'elle fasse une remarque sur son comportement. Il jugeait une fois pour toutes qu'un jeune homme de son âge avait bien le droit de s'amuser. Du moment qu'il avait eu son baccalauréat, qu'il travaillait assidûment son violon et s'intéressait à la vie de l'Étude, il lui passait toutes ses incartades, il en était même fier.

Elle pensait encore « Étude » alors qu'il n'était plus notaire, mais faisait des affaires gardées secrètes. Elle se demandait bien comment il gagnait tout cet argent. Sans doute en vendant à droite et à gauche des terrains rachetés, elle ne savait ni comment ni à qui. Et cela rapportait beaucoup. Alors, elle n'avait pas à se plaindre et surtout, il ne lui en laissait pas le loisir.

La voiture avalait le bitume ; Hassan crispé sur le volant, zigzaguait entre les ornières, les flaques et les monticules de terre qui embarrassaient la chaussée. Les premiers lampadaires s'éclairaient un peu plus loin, on approchait. Quelques maisons, le marché avec ses petites échoppes, un âne attelé à une charrette sur le grand terrain réservé au souk du lundi. Puis Hassan ralentit, observant à droite et à gauche, comme pour vérifier s'il apercevait quelque chose d'insolite. Il n'y avait qu'une route principale, quelques rues de chaque côté, le jardin, la place devant l'hôtel principal, peu de monde dehors à cause de cette pluie et de la nuit qui tombait. On arrivait. Et là elle le vit de loin, son chapeau mou vissé sur le crâne,

gesticulant, un attroupement autour de lui. Sa haute silhouette dépassait d'une tête ceux qui l'entouraient, il vociférait à un point tel qu'elle l'entendait malgré le vacarme. La voiture stoppa sa course folle, Hassan l'avait garée au plus près, éclaboussant les curieux qui protestaient en maugréant. Elle sauta du véhicule alors même qu'il n'avait pas coupé le moteur, s'élançant vers le groupe qui s'écarta pour la laisser passer. Le silence se fit soudain, lourd de menaces. La pluie avait cessé, seul le vent continuait de souffler la tempête. Léo se retourna les bras ballants, le visage décomposé, livide. Il recula d'un pas lui laissant entrevoir un corps désarticulé gisant dans la boue.

C'est alors qu'elle se rendit compte qu'il s'agissait de son fils. Il ne bougeait pas, les yeux fixes, le regard vide, les joues maculées de terre ; d'une plaie sur le crâne, le sang s'écoulait commençant à coaguler, rougissant ses beaux cheveux blonds collés sur le front ; une autre entaille descendait vers la pommette et l'arête du nez boursouflée. Elle stoppa net et ce fut comme une suspension temporelle, avec l'épouvantable impression que ce n'était pas elle qui vivait ce cauchemar. Quelque chose d'inimaginable, d'impossible, et pourtant des dizaines de paires d'yeux incrédules étaient braquées sur elle, fascinés, quand ils l'entendirent hurler. Cela venait des tréfonds de l'âme, du plus profond des entrailles, comme un feulement de bête féroce à qui l'on viendrait de prendre le petit. Le cri déchira sa poitrine d'où le souffle ne s'échappait plus. Une brûlure au creux de l'épigastre, une rupture explosive la figeant là, les bras ballants. Une sale blessure qui la transperçait dont elle sentait qu'elle allait en mourir à son tour. Paralysée devant l'inéluctable, elle se retournait, portait ses mains au visage qu'elle lacérait, pour se cacher cette horrible réalité que la pluie cinglante à nouveau, se chargeait de lui rappeler. Son châle glissa sur le sol détrempé, ses pieds s'enfonçant dans un mélange de sang et de glaise sur lequel elle glissa.

Elle se jeta sur son fils, l'empoigna, recommençant à hurler de plus belle. Elle le serrait fort, l'entourait de ses bras, le berçait, l'adjurant de se réveiller ; son corps était anesthésié, elle ne sentait plus rien, hormis cette douleur qui la prenait au ventre et la faisait se balancer sur elle-même en lui murmurant des mots incompréhensibles. D'abord doucement, tendrement, avec des gestes qu'elle retrouvait comme hier quand il avait mal et qu'elle le

consolait en le plaquant contre sa poitrine. Puis de plus en plus fort, de plus en plus haletante, de droite à gauche, d'avant en arrière, refusant encore de croire ce que le contact avec ce corps dodelinant lui disait. Léo tentait de la relever, mais elle se débattait, se collait au cadavre de son fils qui glissait entre ses mains mouillées. Elle l'embrassait à nouveau, lui baisait le visage, recommençait à crier, un long sanglot s'échappant de ses lèvres entrouvertes, exhalant une négation absolue, stridente, déchirante, comme le glas dans un ciel chargé d'apocalypse. Ils s'y mirent à plusieurs pour la défaire de ce corps à corps désespéré, l'extraire de l'abîme dans lequel ils la voyaient se précipiter. Elle entendait les gémissements des hommes, les plaintes des femmes qui peu à peu prenaient de l'ampleur, montant vers le ciel pour le conjurer d'alléger le poids de la souffrance maternelle. Alors, les pleureuses se firent plus pressantes, leurs lamentations plus exaltées. Et ce fut le noir absolu.

Du 29 novembre 1952 au 29 novembre 1953

Immouzer, le 29 novembre 1952

Elle émergeait peu à peu de ce qui ressemblait au sommeil. Pourtant, elle ne se souvenait pas s'être endormie ni couchée. Elle tâta la manche d'un vêtement qu'on lui avait vraisemblablement enfilé, sa chemise de nuit sans aucun doute, dont elle reconnaissait au toucher la texture. Elle tenta d'ouvrir les yeux, mais ses paupières étaient collées, elle sentait son sang battre très fort à ses tempes, et un étau enserrait son crâne. Quand elle bougea, elle faillit crier de douleur. Tout son corps était traversé d'un élancement intolérable, elle avait des courbatures partout, comme si elle avait été battue ou avait couru un marathon. Elle appela faiblement, sans obtenir de réponse. S'obligeant à s'asseoir, elle réussit à entrevoir une faible lueur sur la coiffeuse. On y avait déposé une veilleuse, pourtant le jour était levé. Ce devait être l'aube, car aucun bruit ne troublait la maison. Fatima n'officiait pas encore à la cuisine, aucune odeur de café ne venait chatouiller ses narines, aucun raclement de casseroles, de jacassement de domestique, de clapotis d'eau de vaisselle, de gazouillis d'oiseau ou de jappement de chien, un silence de mort.

Son ventre se crispa, sa respiration se fit plus haletante, un sanglot étouffa dans sa gorge contractée et elle se souvint. Son petit, son amour, son fils ! C'était impossible, impensable ! Elle plia, comme sous le poids d'un coup de poing derrière la nuque et se mit à gémir. Ses pensées se télescopaient, entre la certitude et l'incrédulité. Elle refusait cette absence, cette disparition soudaine. Elle se leva péniblement, se traînant presque jusqu'à la salle de bain où elle se passa la tête sous le robinet d'eau froide. Elle trouva un bout de coton avec lequel elle décolla ses paupières encore gonflées des pleurs qu'elle avait dû verser dans son sommeil, son visage était boursoufflé. Puis revenant vers le lit elle s'y jeta déversant sa douleur dans l'oreiller. Léo passa la tête par l'entrebâillement de la porte, entra et s'assit auprès d'elle. Elle se laissait dériver sans pouvoir maîtriser ses

sanglots, il lui caressa doucement la main, mais les larmes l'aveuglèrent à son tour. Elle ne pouvait rien dire, lui non plus d'ailleurs, il s'éloigna donc et elle se recroquevilla sur elle-même dans l'espoir insensé de s'être trompée mais, elle savait bien qu'elle ne le reverrait jamais, qu'elle n'avait pas su le protéger, qu'il reposerait seul dans le froid de la tombe.

Le docteur Laplanche pénétra à son tour dans la chambre, s'approcha d'elle en murmurant quelques mots qu'elle ne saisissait pas. Il prépara une seringue, lui fit un garrot, enfonçant l'aiguille qu'elle ne sentit même pas. Elle tourna le visage vers la fenêtre dont on avait tiré les rideaux, le soleil était radieux.

Il était maintenant cinq heures du soir. Elle tenta quelques pas dans le jardin qui avait repris des couleurs, ramassant une branche qui séchait dans une flaque de lumière. Le vent dispersait le moindre objet qui hier encore décorait l'espace entre la maison et la piscine, sans compter tables et chaises qu'une main bienveillante avait tenté de remettre en place malgré le dossier cassé ou le pied en moins. De l'autre côté de la route qu'elle apercevait au loin, s'entassait un monceau d'ordures ménagères qu'une grappe de femmes venait de déposer après avoir nettoyé quelques pas de porte sans doute. Des enfants aux pieds nus et crasseux jouaient près d'un buisson de lantana jaune et odorant en été, cactus et figuiers de barbarie entremêlés. Bénédicte regardait une jeune fille dont la robe bleue faisait une tâche claire éclatante mais insolite, dans la lumière du soleil rasant en cet endroit. Elle portait sa petite sœur sur le dos, et les gamins se mirent à courir autour d'elle en braillant. Elle les invectiva et ils s'enfuirent en criant. Un âne se mit à braire.

Bénédicte tira un mouchoir de sa poche, retenant à grand-peine les larmes qui coulaient sur ses joues. Puis elle s'effondra près d'un eucalyptus. Assise sur le sol couvert d'écorces elle sanglotait, ses bras entourant ses genoux sur lesquels reposait sa tête. Le petit Ahmed passait à cet instant, il la regarda tristement, prenant entre deux doigts sales un quartier d'orange qu'il porta à sa bouche. Le buste un peu en retrait, car il craignait que le jus qui coulait ne vienne lui barbouiller le menton. Il ne l'évita pas, s'essuya avec sa manche, puis se détourna et partit en reniflant s'accoter au pick-up garé devant la cuisine.

Bénédicte se releva et revint vers la maison. Elle trainait, ne sachant où se diriger pour éviter d'avoir à affronter Léo ou les domestiques qui, de loin, la guettaient avec compassion. Elle fit le tour du bâtiment pour rentrer par la porte de derrière. Des cris en berbère lui parvinrent de la route et un rire énorme la cloua sur place tant il lui sembla incongru.

Mais la vie reprenait son cours, un oiseau blanc et noir s'envolait du bouquet d'herbes folles qui s'épanouissaient en contrebas du muret jusqu'au sommet des chênes verts. Ainsi en allait-il de la vie après la mort. Tout continuait sauf l'essentiel.

Il ne lui parlait pas ou seulement pour lui dire de se reposer. Il n'avait pas voulu qu'elle les accompagne au cimetière de Meknès et ce fut un ordre, une décision inébranlable qu'elle n'avait pu contester. Depuis, le silence s'était abattu sur la maison. Seule Fatima lui proposait régulièrement un café ou du thé à la menthe qu'elle lui apportait, accompagné de biscuits ou de *Mouna* qu'elle avait préparés pour elle mais auxquels elle ne touchait pas. Une boule l'empêchait de déglutir et aucun son ne sortait de ses lèvres. Elle restait prostrée devant la fenêtre de sa chambre, elle attendait qu'il revienne épiant son retour. La nuit tombait comme une chape épaisse qui ensevelissait peu à peu les arbres et les fourrés quand Hassan revint seul, rentrant la voiture et se dirigeant à grands pas vers la petite maison qui les abritait lui et sa famille. Elle pensa « on dirait qu'ils me fuient ». Elle revoyait le visage désolé de la cuisinière, bonne à tout faire, quand elle lui avait dit qu'elle avait préparé un tajine pour ce soir.

« Mange, madame Léo, *Inch'Allah*, ton fils est au paradis. » Elle ne lui avait pas répondu, juste un geste las de la main pour la remercier de tant de sollicitude.

« Et si le paradis n'existait pas ? » se disait-elle.

Elle irait demain au cimetière, car elle ne pouvait concevoir qu'il l'eût ainsi écarté de la cérémonie. Il avait beau lui expliquer que c'était par précaution et dans son intérêt, que cela ne servait à rien, il l'avait empêchée de le revoir une dernière fois, sous prétexte qu'il lui fallait garder un souvenir vivant de leur fils. De son fils !

Son fils, écartelé, disloqué, le crâne défoncé sur le bord de la route, la moto trainée par un camion sur des dizaines de mètres sans que le

chauffeur ne se soit arrêté. Il avait même disparu sans lui porter secours, la pluie et le vent facilitant sa fuite. Une rage extraordinaire l'envahit la laissant dans une agitation incontrôlable. Un accident, un terrible mais banal accident, avaient-ils dit au commissariat de police. Même si Léo n'y croyait pas il avait bien fallu se rendre à l'évidence, ils ne feraient pas grand-chose, car personne n'avait été témoin dans la tempête abattue juste à cette heure-là. Seule une femme l'avait aperçu accélérant vers la route de Fès. Et d'ailleurs, la chaussée était glissante, la moto déséquilibrée avait dû heurter le véhicule dont le chauffeur ne s'était sans doute pas rendu compte qu'il la doublait de trop près. On ferait semblant de rechercher le camion pourtant, la description de cette femme était vague et peu fiable. Avec cette pluie, elle n'était sûre de rien.

Bénédicte était seule avec sa révolte et sa souffrance. Ce cauchemar se terminerait-il ?

Ils effectuaient quelques pas dans le jardin qu'Hassan avait ratissé, plus aucune feuille ne jonchait le sol, les branchages qui hier encore rappelaient la tempête avaient disparu, la piscine nettoyée était vide. Léo l'avait entraînée dehors avant même qu'elle n'ait terminé son café, ne désirant aucun témoin à leur conciliabule. Les mots trébuchaient, il retenait ses larmes, évitant de prononcer le prénom de leur enfant ; elle sentait bien que la perte de Junior le laissait complètement désemparé mais, il ne voulait rien en laisser paraître.

« Bénédicte, je vais devoir partir, balbutia-t-il. Cela est indispensable. Ne me dis pas que ce n'est pas le moment, je le sais. Il me faut aller en Suisse, j'ai découvert que quelque chose n'allait pas. Arbaoui joue double jeu. Je vais lui laisser quelques liquidités et emporter le reste en lieu sûr. Ne t'inquiète pas. Si je ne reviens pas d'ici un mois, tu as assez d'argent ici, et au cas où je disparaîtrais pour ne pas laisser de traces, j'enverrai le double de la clé du coffre à Ginette. Toi seule connaîtras le numéro de code et la banque en Suisse. » Comme Bénédicte allait l'interrompre, il lui fit signe de se taire, la laissant pantoise, la gorge nouée et le cœur au bord des lèvres.

– « Tais-toi, écoute attentivement. Le jour de la mort de notre fils. Tu comprends ? marmonna-t-il encore plus bas la fixant avec dureté. Les huit chiffres. D'accord ? »